

1867

LA GRUYÈRE

DESCRIPTION, HISTOIRE,

LÉGENDES ET SOUVENIRS

PAR

HÉLIODORE RAEMY DE BERTIGNY

Continué par son frère le R. P. ETIENNE RAEMY, missionnaire apostolique, membre des Sociétés d'Histoire et d'Utilité publique.



FRIBOURG

En vente chez tous les libraires. Dépôt principal chez l'auteur, rue de Lausanne, 137.

BULLE ET LA GRUYÈRE

En vente chez A. Baudère, libraire, à Bulle, dans les principaux hôtels et établissements de la contrée.

ROMONT

A l'imprimerie de *l'Ami du Peuple*.

—
1867

CHAPITRE QUATRIÈME.

LE MOLÉSON.

EN ROUTE LE LONG DE L'ALBEUVE. — LA PIERRE-A-CATILLON. — AU CHALET. — LES LÉGENDES. — A LA CIME. — AUX ALENTOURS : BONNEFONTAINE, *In-Vudallaz, Tremettaz, Tsuatzo, L'Evi*. — LA DESCENTE.

Des splendeurs du printemps le Moléson rayonne,
Attirant sur ses flancs montagnards et troupeaux :
De verdure et de fleurs le rocher se couronne,
Où grimpent à l'envi les moutons et chevreaux.
CÉLESTIN CASTELLA.

Mes devanciers ont fait peu de frais de mise en scène à l'endroit du Moléson. M. H. Charles a renoncé franchement à parler de la beauté de la vue, « parce que, dit-il, l'excellent panorama de M. Schmidt en donne une idée plus étendue que je ne pourrais faire » (1). Après lui, M. A. Majeux et M. F. Perrier ont préféré nous donner du Veillot : c'était habile. Il est bon de faire connaître le jugement des étrangers, et Louis Veillot est un maître.

(1) Ce panorama, devenu rare, et qui est d'une fidélité frappante, a été heureusement reproduit il y a quelques années par M. Josué Labastrou, à Fribourg. Son fils l'a réédité, cette année, colorié par un nouveau procédé qui en permet l'acquisition à un prix bien inférieur à celui qu'il avait précédemment. La possession de ce panorama sera une jouissance de souvenir pour qui a joui de la réalité ; on ne saurait s'en passer pour bien comprendre notre description.

En route, le long de l'Albeuve. — Nous avons déjà fait presque la moitié du chemin au chapitre précédent, en allant jusqu'au *Plan-Francey* pour explorer la caverne des Traverses. C'est le long de l'Albeuve que j'ai monté la dernière fois, le 6 août 1865, en compagnie du poète et feuilletoniste rustique de Gruyère, Célestin Castella, dont la demeure est si gentiment située à *La Loue*, au sud du mont Barry, sur la croupe d'une verdoyante colline. C'était le soir.

Demain, ô Moléson, tu verras sur ta cime,
Ouvrant un œil avide aux horreurs de l'abîme,
Près de ta croix, du doute *abhorrant* l'étendard,
Promenant sur la plaine un sublime regard,
Et respirant à flots l'air frais de la montagne,
non pas lord
Byron, astre égaré de la Grande-Bretagne!

mais deux amants de la nature, deux rêveurs aussi (style consacré), qui se trouveront sur la cime en compagnie de gens d'études, de professeurs, de rhétoriciens, de photographes et.... d'un braconnier.

— Voyez à gauche, ce tertre de l'autre côté de l'Albeuve, me dit à mi-chemin Célestin Castella. Reposons-nous un moment, je vous raconterai la légende de

La Pierre-à-Catillon. — La matinée avait été lourde et étouffante. Vers midi, deux nuées qui apportaient l'orage dans leurs flancs se détachaient, l'une du sommet de la Dent-de-Broc, l'autre des flancs du Moléson, et s'avançaient silencieuses et menaçantes comme deux armées ennemies. Un éclair éblouissant, suivi bientôt d'un violent coup

de tonnerre, annonça que les nuées venaient de se joindre et que le combat était commencé. De tous les points de l'horizon on voyait accourir des nuages de formes et de couleurs différentes, semblables à des bataillons pressés de prendre part à la mêlée générale.

Le ciel s'empourprait des lueurs d'un vaste incendie, le paysage était revêtu d'une teinte fantastique ; la Sarine, l'Albeuve et la Trême semblaient rouler des flots de flamme.

Tout-à-coup le vent redouble de violence ; à son tour l'ouragan s'emparait de l'espace et courbait les forêts comme un champ d'épis. Une trombe se précipitait furieuse, menaçante ; bientôt on vit les arbres déracinés et emportés au loin comme d'horribles fantômes soulevés par leur noire chevelure. Rien ne pouvait arrêter le terrible phénomène qui renversa sur son passage les troupeaux et les chalets et s'en vint mourir contre les rochers du Pré-de-l'Essert, laissant l'espace qu'il avait parcouru vide et désolé comme le lit d'un torrent.

En un mot, les eaux de l'Albeuve et de la Trême grossirent d'une manière effrayante, et se précipitèrent noires et boueuses entraînant les rochers et les arbres ; puis brisant toutes leurs digues elles envahirent le bourg d'en haut du village de Pringy, où en quelques instants elles portèrent la désolation et la mort. Ce fut un spectacle affreux, dont la seule pensée donne le frisson. Les maisons craquaient sous l'effet puissant du terrible élément que rien ne pouvait arrêter, puis elles oscillaient comme un homme ivre et s'affaissaient sourdement, ensevelissant sous leurs décombres les habitants

qui n'avaient pas encore pu fuir sur les hauteurs. Au loin, dans les prairies, les débris et les cadavres flottaient pêle-mêle, brisés ou défigurés en se heurtant les uns contre les autres sous l'effort des vagues mugissantes !

Pendant que la foule éperdue accourait à Gruyère, pendant que la mâle sonnerie de l'église paroissiale de St-Théodule jetait dans les airs ses lugubres accents de détresse et appelait les fidèles dans le sanctuaire, pour y implorer le secours du Dieu tout-puissant qui commande aux éléments conjurés, ô ciel, quel autre effrayant spectacle !

Au sommet du Moléson qui avait revêtu l'aspect d'un volcan, on vit Catillon qui semblait jouir de ce cataclysme avec toute la volupté d'une vengeance satisfaite. Mais elle n'était pas seule ; d'affreux démons vomis par l'enfer lui faisaient escorte. Tous descendirent quelque peu sur la pente de la montagne, et s'escrimèrent longtemps des pieds et des mains contre les anfractuosités d'un énorme rocher. Soudain, un bloc énorme se détache des flancs de la montagne et roule dans la vallée, écrasant sur son passage les plus belles vaches de la contrée qui paissaient au pâturage du Petit-Moléson, et dont la plus grande partie appartenait au bailli. Poussé par une force surnaturelle, le rocher continuait toujours sa marche et menaçait de renverser le peu de maisons qui restaient au village, lorsque le Seigneur, touché par les supplications des malheureuses victimes, dissipa l'orage, apaisa la fougue furieuse des torrents et assigna au rocher une limite qu'il ne put franchir.

Mais les ravages étaient immenses ; et aujourd'hui même, en divers endroits, on en remarque encore des vestiges.

Vous saurez maintenant d'où provient cette échancrure ou ce dévaloir du Moléson. Si vous passez l'Albeuve, vous pourrez voir, entre le chemin et le torrent, sur ce tertre, un grand bloc de granit autour duquel croissent de jeunes sapins. Donnez-vous la peine d'en examiner les parois, et vous y distinguerez des figures en relief, de formes et de grandeurs différentes. Ce sont là les empreintes laissées par *Catillon-la-sorcière* et sa légion de l'enfer, dans leurs efforts pour arracher cette masse et la précipiter sur nos chalets et nos troupeaux. C'est la *Pierre-à-Catillon*.

*Nous gravissions alors un sentier sinueux,
Qui court en serpentant sous des rameaux ombreux,
Ou sur un vert tapis, ou le long des ravines,
Entre d'ardus rochers et de gentes collines.
Là tintent sourdement les cloches des troupeaux,
Ici, sur des cailloux, bondissent des ruisseaux,
Au seuil de son chalet le montagnard regarde,
Se chantant à lui-même un refrain de vieux barde.*

Pour le moment, le vieux barde — qui était un vieux grognard — préférait les douceurs de son âtre.

Enfin le guide heurte aux portes d'un chalet :
Un morceau de pain noir, une tasse de lait,
Et pour passer la nuit une couche de chaume,
Ce peu d'appâts suffit au généreux grand homme.

Il s'agit toujours de Byron, mais ce sort fut aussi notre partage.

Au Chalet. — Avant d'aller se reposer sur le fenil (*chulai*) ou sur le plancher à foin pratiqué sous le toit, on va s'asseoir avec les *airmaillis* devant le feu qui flambe au-dessous de la vaste cheminée de bois. Chacun s'est assis comme il a pu, Veuillot et Majeux nous l'ont déjà dit, l'un sur un fagot, l'autre sur la table où l'on presse le fromage, l'autre sur une pierre qu'il est allé chercher dehors et qu'il y reportera ; celui-ci sur une bûche de bois, celui-là sur un de ces sièges (*chóla*) *unipèdes* dont se servent les vachers pour traire le lait. La lumière vacillante du foyer éclaire bizarrement tous ces groupes, et fait danser les ombres ; les pipes et les cigares sont en pleine activité et brillent çà et là comme des étoiles de feu dans les nuages. Mais de quoi peuvent s'entretenir dans cette solitude les simples montagnards ? de mille choses ! Il y a d'abord les bizarreries de caractères qui se font remarquer parmi les vaches du troupeau ; les défauts, les qualités de ces *dames*, les accidents de leur petite santé ; les escapades du taureau qui est souvent d'une humeur intraitable ; puis les cancans du chalet voisin, les nouvelles de la ville de Bulle ; puis les récits de celui qui a servi en France, à Naples ou à Rome, ou de celui qui a fait l'été précédent le fromage en Bourgogne ; puis enfin les chroniques et légendes de la montagne, source inépuisable de commentaires, d'inventions, d'intérêt.

Voici la **légende du chalet** ; vous l'avez déjà rencontrée en beaucoup d'endroits, et particulièrement dans La Fontaine. Laissons la parole à Veuillot :

« Il fut un temps où les airmaillis étaient bien heureux. Ils n'étaient pas obligés de garder les vaches la nuit, exposés à l'aquilon des montagnes. Des *fées*, des *esprits*, qui voyageaient dans l'air, sur les parfums des fleurs et le souffle des vents, se chargeaient de ce soin, moyennant une rétribution modique. Il suffisait de leur porter tous les soirs, à quelques pas du chalet, une jatte remplie de bon laitage, quelques-uns même se contentaient de l'offrande d'une seule cuillerée de lait répandue sous la table de la main gauche ; mais il ne fallait pas l'oublier, autrement il y avait tapage toute la nuit. Les esprits entraient par la cheminée, par les fentes des cloisons, renversaient la chaudière, dérangeaient tous les ustensiles et lutinaient dans leur foin les ouvriers endormis. Doux et serviables d'ailleurs, il n'était sorte de bons services qu'ils ne s'empressassent de rendre aux bergers, les remettant sur le chemin pendant la nuit, les guidant aux mauvais passages, retenant les avalanches et détournant les tempêtes lorsqu'elles menaçaient le chalet. Hélas ! aujourd'hui les esprits ont disparu. Les hommes sont devenus trop méchants, et n'était la bonne sainte Vierge, qui nous protège encore dans son inépuisable bonté, on ne sait ce que le monde deviendrait. Quelque mauvais garnement, croyant avoir à se plaindre du follet qui gardait son troupeau, remplit de boue et d'orties la jatte qu'il lui portait tous les soirs. Au milieu de la nuit il fut réveillé brusquement, et une voix terrible lui cria d'aller surveiller ses vaches, qui tombaient une à une dans le précipice. Ces procédés se renouvelèrent de part et d'autre, la mauvaise intelligence fut au

comble. Les bergers firent la guerre aux chamois qui sont les troupeaux vagabonds et légers des esprits; enfin les esprits quittèrent la contrée, emmenant leurs chamois. Tout s'est bien rapetissé et gâté depuis. Alors les vaches étaient grosses comme des maisons, elles avaient tant de lait qu'il fallait les traire dans des étangs. On allait en bateau lever la crème. Un jeune berger qui faisait un jour cet ouvrage essuya une tempête furieuse, sa barque chavira, et il fut noyé dans le lait comme une mouche. On mena grand deuil de cette mort sur toute la montagne. Les garçons et les filles cherchèrent le corps de leur infortuné compagnon, mais ne purent le découvrir que longtemps après, en battant le beurre avec des arbres tout entiers, dans une baratte aussi haute qu'une tour. Il fut enseveli au fond d'une caverne que les abeilles avaient remplie de rayons de miel plus grands que des portes de ville. L'heureux temps! les enfants se couchaient dans les calices des fleurs, et sans doute la livre de tabac ne se vendait qu'un liard. Maintenant on ne voit plus, durant les nuits d'orage, que des dragons de feu traversant les airs, et jetant des malédictions au voyageur; les démons choisissent toujours, pour précipiter une avalanche, l'instant où l'on traverse le chemin; quand la tempête passe, c'est toujours sur un chalet qu'ils ont soin de la diriger. Quelquefois cependant ils sont bien attrapés, c'est lorsqu'ils font leurs mauvais coups à l'heure de la prière. Un jour tous les démons sautent par-dessus la barrière de torrents et de montagnes qui sépare le pays catholique du pays protestant, ils aperçoivent sur le versant du

Molésou un beau chalet tout neuf; et vite ils vont dire à l'orage : « Renversez-nous cela. » L'orage accourt hurlant comme le tonnerre, couchant les vieux sapins comme des herbes, roulant des quartiers de rocher comme le duvet d'un oiseau; mais devant la porte du chalet il s'arrête ! — « Va donc ! crient les démons. » — « Je ne peux passer, » leur répond l'orage. — « Qui t'empêche ? » — « Il y a une croix sur la porte, avec les *noms*. » — « Quels noms ? » — « Ceux que vous n'aimez point entendre ; les noms de Jésus et de Marie. — « Va toujours ! » L'orage s'efforce. Mais en ce moment les airmaillis faisaient leur prière, et tous les efforts de la tempête ne parvinrent pas seulement à faire ondoyer la fumée du chalet. Alors, pleins de courroux, les vents se retournent contre ceux qui les excitent ; ils les poussent, les bousculent, les battent contre les blocs de pierre, les élèvent en tourbillonnant à des hauteurs immenses, les laissent retomber sur la flèche des arbres et le coupant des rochers, puis les ressaisissent tout meurtris, pour les tourmenter et les pétrir de nouveau. Ce bouleversement effroyable dura trois heures sans casser une branche, et durant trois heures, les démons, traînés dans le lit de cailloux des torrents, enfouis sous la neige, brisés sur les glaces, ne cessèrent de crier et de blasphémer. Le lendemain on vit un nuage infect et noir qui s'enfuyait au loin ; c'étaient toutes les plumes arrachées aux ailes de ces maudits que le vent emportait comme trophée. »

C'est le thème ordinaire. Chacun y ajoute selon ses goûts et la complaisance de ses auditeurs. Toutefois, il ne faut pas prêter aux bergers plus de

simplicité qu'ils n'en ont. Aucun d'eux n'est dupé de ces contes de l'enfance. Ils ne croient guère aux *esprits* bienfaisants, aux étangs de lait, aux montagnes de beurre. Ils invoquent les saints lorsqu'ils ont besoin de protection, et savent que l'aumône est le meilleur appui de la prière; le *bénédictité* remplace la libation païenne qui précédait le repas. L'on voit enfin qu'une sage instruction chrétienne les a prémunis, autant que possible, contre les dangers de leur crédule ignorance. Les follets et les sorciers, légions de Satan, n'usurpent plus rien du rôle de la Divinité; ils ne peuvent faire que le mal, et l'homme se préserve des embûches qu'ils lui dressent sans cesse par la prière et la foi. Le mal est tout au diable, le bien est tout à Dieu et à ses anges bénis.

L'aube commence à peine à blanchir l'orient ;
Dans la plaine le coq n'a point jeté son chant ;
Aucune voix d'oiseau n'a salué l'aurore,
Et tout dans le repos s'ensevelit encore.
Mais nous qu'un *braconnier* arracha du sommeil,
Nous montons au *Vanil* attendre le soleil,
Un bâton dans la main, par le sentier aride,
Je marche dans la nuit à la voix de mon guide.

En vérité, M. J. Sterroz, je dois vous le dire, c'est tout à fait cela, vous avez raconté d'avance mon ascension, quand vous ne songiez qu'à votre « grand Byron, que la vie importune. » Mais voici encore Veillot qui a fait ce chemin dans les mêmes conditions. *C'est tout à fait cela*, — répéterai-je. « Du chalet où j'avais passé la nuit, il m'avait semblé qu'en étendant la main, je toucherais le faite de la montagne, mais il me fallut faire

encore 4 kilomètres (et même l'heure entière) avant d'y arriver, tantôt grim pant sur la pierre glissante et polie (pardon ! fort impolie), tantôt sur les cailloux roulants, tantôt sur l'herbe humide, grim pant toujours pour changer, et, ce qui est plus triste, grim pant sans gloire, car les chemins ne sont pas excessivement étroits, les précipices excessivement sombres, les avancements de roche excessivement pointus : tout juste ce qu'il en faut pour se briser les reins et la tête, pas un iota de plus. » — Ah ! ceci est trop fort, vous brodez, Maître. Je vous quitte.

A la cime. — Nous arrivâmes au sommet, le soleil déjà levé, et j'avais acquis une fois de plus la conviction sentie que l'homme est obligé de gagner, non seulement son pain, mais encore son plaisir à la sueur de son front. En arrivant en haut, j'avais beaucoup de ressemblance à une borne-fontaine.

« Voir lever le soleil, dit Töpfer dans son *Voyage en zigzag*, c'est un goût que tout le monde n'a pas ; plusieurs préfèrent que le soleil les voie lever. »

Un des écrivains de cette génération à la fois profonde et folâtre qui, au siècle dernier, ne croyait qu'à la Nature et à l'Être-Suprême et menait de front les plaisirs et la philosophie, Bouilly, cœur sensible et plume larmoyante, a dit, dans un de ses jours d'inspiration lyrique :

Quand on fut toujours vertueux
On aime à voir lever l'aurore.

Je ne garantirai pas que tous ceux qui se trouvaient avant moi sur le *Vanil* du Moléson, le 7 août 1865,

seront toujours vertueux. — Bons jeunes gens, si bien conduits par un sage Mentor, je le souhaite pour votre bonheur! — Mais je suis sûr qu'aucun d'eux ne regrettait sa peine en contemplant le superbe panorama qui se déroulait autour de nous dans un circuit d'environ quatre-vingts lieues.

La plaine a dépoillé son voile de vapeurs.
Moins vagues, le Jura dessine ses hauteurs
Que le lointain voilait d'une gaze dorée.
La brume maintenant qui s'est évaporée
Laisse voir le tableau dans toute sa beauté.
Oh! quel sublime aspect! quelle variété!

.....
Là-bas, vers le couchant, l'opulente Genève,
Se mirant dans son lac, glorieuse, s'élève.
Le Léman recueilli berce un esprit rêveur.

.....
Mais, voyez, à vos pieds, une douce contrée,
Où l'air est parfumé, la terre diaprée.

.....
Voyez, comme un serpent, blanchir le grand chemin,
Et tendre à l'étranger une vaillante main.
Le vieux Gibloux boisé, qui s'élève derrière,
Comme un ferme rempart entoure la Gruyère.

Cette poésie de J. Sterroz, que je vous livre à bâtons rompus, n'est qu'une pâle copie de la réalité.

Le panorama que l'œil embrasse du Moléson, à 6167 pieds au-dessus de la mer, est l'un des plus magnifiques de la Suisse, comme ensemble et tableau complet. Sa beauté est moins due à l'altitude qu'à la position exceptionnelle de cette sommité (*moles summa*), à l'extrémité d'une chaîne de montagnes. Rien ne gêne la vue du côté de la

plaine, et ce point culminant étant plus élevé que ceux qui l'avoisinent, les chaînes qui ferment au loin l'horizon, au midi et à l'est, se groupent de manière à ne former qu'un tout. Elles embrassent l'orient, le midi et l'occident, mais leurs bases sont masquées par des ramifications plus rapprochées. La chaîne qui se trouve à la droite de la Sarine se divise en deux branches à la Jogne, au-dessus de Broc; l'une se dirige vers le sud et se termine près de Lessoc; le Vanil-Noir, qui en fait partie, est la plus haute montagne du canton (2387 m.), l'autre chaîne court vers le nord, enfermant dans son sein la vallée de Charmey et le Lac Noir; la Berra (1724 m.) en est la sommité la plus élevée. Vers le nord et surtout vers le nord-ouest, on remarque quelques ramifications du Jorat; l'une d'elles sépare la Broye du lac de Neuchâtel. Le Gibloux s'avance jusque près de Bulle, et forme la limite entre le bassin de la Basse-Gruyère ou de Bulle et celui de Romont; il ne s'élève pas à plus de 1205 mètres.

D'innombrables villages apparaissent partout suspendus aux flancs des collines ou assis dans la plaine. Semblable à un immense reptile aux écailles argentées, la Sarine sillonne capricieusement sur la droite le tapis de verdure étalé à vos pieds et va se perdre dans un lointain brumeux. A gauche et au sud-ouest, le Léman et sa ceinture de vieilles cités, de villages coquets, enfouis dans la verdure; au nord-ouest, le lac de Neuchâtel et à sa suite celui de Morat, lac petit mais aux grands souvenirs; puis, tout à côté, le lac de Bienna. Le Jura enserme ses eaux, miroirs de la nature. Enfin,

pour terminer ce tableau magique et clore la plaine à l'est et au sud, de l'autre côté des monts fribourgeois, une forêt de pics couverts de neiges éblouissantes se dessinent vigoureusement à l'horizon. Derrière vous, le Mont-Blanc élève sa tête majestueuse; il étincelle au loin comme un immense bloc d'argent, longtemps avant que la lumière ait envahi les montagnes de Savoie couchées à ses pieds.

Lorsque, vers la fin du mois de juin de l'année 1816, lord Byron contempla ce sublime spectacle, on dit qu'un sourire rapide éclaira sa figure un moment rassérénée; mais bientôt il se rassit, pensif, sur l'humide gazon. Une longue heure se passa ainsi dans un morne silence, interrompu seulement à de rares intervalles par quelques paroles du guide demeurées sans réponse. Puis le chantre de *Childe-Harold* se lève, essuie une larme furtive qui roule sur sa joue, et s'écrie : *Oh! que c'est beau, mon Dieu! c'est beau comme un rêve!*

En embrassant du regard toutes ces imposantes merveilles, je récitais tout bas, et comme involontairement, ces beaux vers du *Sursum corda* d'Autan :

Le front joyeux de l'aube apparaît dans la nue,
Les cimes, les plateaux boisés, la roche nue,
Tout revêt ses couleurs, tout s'éclaire à son feu.
La rivière au flot clair brille sous la feuillée.
Des ombres de la nuit la terre dépouillée
Murmure en s'éveillant : JE CROIS EN VOUS, MON DIEU!

Aux alentours. — Une heure d'arrêt sur la cime s'écoule bien rapide; puis il faut parcourir les alentours. — Déjà nos étudiants, suivant l'arrête aiguë et cette voie blanchâtre connue sous le nom

de *Tzemin dè Djean dè la Bollietta*, avaient disparu sous *Tremetta*. Déjà je n'entendais plus leur refrain joyeux :

*In Tsuatzò vè Tremetta,
Decouthe Moléson,
Gl'avi Djean dè la Bollietta
Que fasi lou dierthon.*

Déjà notre braconnier, qui avait fait des siennes, descendait avec un photographe et un Polonais, nos compagnons de fenil de la nuit passée aux Clefs, le couloir escarpé et assez difficile qui aboutit non loin du *Plan-Francè*. Vous ne les imitez pas et vous redescendrez tout simplement, mais sans péril, par où vous aurez monté, par le chalet de *Bonnefontaine*, ainsi nommé à cause de la fraîcheur de la source qui jaillit auprès.

*Du lé tot haut Moléson sché vei,
L'ivue la plie fretze lé sché bei;
Sche vo jai l'himaur melancoliqua
Lé schenaillé fan mujiqua
A Moléson, a Moléson.*

Ce qui signifie que ni l'eau la plus fraîche, ni la musique cuivrée des *sonailles* ou des clarines des vaches (*batteride*) ne font défaut au Moléson où de nombreux troupeaux paissent de toutes parts sur les flancs de la montagne, jusqu'au moment où les cornettes rappellent ces *dames* sous le chalet fumant :

*Quand verri foûma nossa bouârna,
Quand déchindri vè le borni,
La résroundye de ma couârna
Faré gurlâ tot le Vani.*

Grâce, grâce ! me dira-t-on peut-être. Assez de patois comme cela ! — Oh ! n'ôtez pas au Moléson, à l'Evi, à l'Hongrin, à Jaman, le seul concert qu'ils aiment, la seule musique dont ils soient énamourés et ravis, les bucoliques et les chansons romanes. Rien ne pourra les remplacer, répondrai-je avec Alexandre Daguët :

« A côté de la langue classique, nous en avons encore une autre, langue vulgaire, pauvre petite langue, bien humble, se cachant dans les petits coins, aimant la campagne, mais vieil et doux idiome, singulièrement naïf, pittoresque, énergique, voix des vallées et des monts alpestres, bruit de cascades et de torrents, son de clochettes de troupeaux, idiome pastoral comme on n'en vit guère, fait au foyer et bon enfant comme on n'en verra jamais, idiome mélodieux, qui nous endormait au berceau, nous fit sauter de joie sur les genoux de nos grand'mères, nous émerveille encore de ses *coraules* nocturnes, et idiome si mélancolique, si embaumé de l'air de la patrie qu'il donne la mort à l'*airmailli* sur la rive étrangère.

» Oui ! Le *Ranz des Vaches* est en patois ! Et vous voulez abolir le patois roman ? — Votre français est beau, superbe. Il monte un admirable coursier fringant, bien peigné, chevaleresque, haut, panaché, piaffant. Mais notre petit patois simplet, qui va pédestrement le sentier du village, s'assied sous l'érable avec les malins vieillards et les rieuses jeunes filles, monte en sifflant avec le pâtre les flancs sinueux de la colline boisée, chante un *liauba* triste et doux qui fait mourir d'amour ! Votre français n'a fait mourir personne. »

Les couches calcaires du Moléson sont inclinées, verticales et horizontales; B. Studer les compare à celles du Schwartzbrünnlein et du Gournigel. Le géologue visitera avec intérêt cette montagne; le botaniste y fera une ample moisson ⁽¹⁾.

Les hauteurs les plus rapprochées sont : à l'orient, la *Vudallaz*, derrière laquelle se trouvent au fond de la vallée les villages de Enney, Villars-sous-Mont, et, un peu plus à droite, de Neirivue; au midi, l'*In-ly* et, au couchant, les rochers de *Tremettaz*. Cette montagne colossale, qui clot le bassin du Moléson, contient d'excellents pâturages, parmi lesquels on cite principalement ceux du Gros et du Petit-Moléson, du Moléson-à-Baron, du Plan-Francey et les deux Pliané.

Un endroit fort intéressant à visiter à Moléson, c'est la source de la Trême au-dessous du chalet des Mormoteys, sur le revers occidental de la montagne. On peut y arriver facilement depuis *Pliané*.

(1) *Alchemilla alpina*, *anthericum liliastrum*, *athamanta cretensis*, *anemone alpina*, *biscutella lævigata*, *cacalia albifrons*, *campanula thyrsoïdea*, *centaurea splendens*, *carex ferruginea*, *cerastium strictum*, *galium saxatile*, *gentiana acaulis*, *hieracium villosum*, *myosotis alpestris*, *orchis albida*, *phleum alpinum*, *primula auricula*, *salix retusa*, *saxifraga cotyledon*, *trifolium badium*, et près de la cime *anemone vernalis* et *hieracium hyoseridifolium*. — En montant depuis le chalet-auberge de *Pliané* jusqu'à Bonnesfontaine, on trouve abondamment parmi les débris de rochers : *allium victorale* (en patois : racine à 9 chemises), *plantago montana*, *plantago alpina*, *osmunda lunaria*, *saxifraga oppositifolia*, *pedicularis foliosa*, *sedum atratum*, *bupleurum ranunculoïdes*, etc. Le revers méridional est surtout riche en saxifrages.

Mentionnons ici un phénomène arrivé le 12 septembre 1822, dont plusieurs personnes furent témoins, entre autres M. Henri Pestalozzi, de Zurich, officier du génie, qui était alors occupé d'une triangulation. Le sòmmet de la montagne était dégagé de nuages, mais non pas ses flancs; tout à coup, c'était vers une heure après midi, un cercle aux couleurs de l'arc-en-ciel, et d'un diamètre d'environ 30 pieds, apparut aux yeux des spectateurs étonnés. Il fut bientôt suivi d'un second, où les couleurs étaient plus faibles. Ils durèrent, l'un et l'autre, environ un quart d'heure. M. Pestalozzi, qui avait visité les plus hautes montagnes de la Suisse, déclara n'avoir jamais encore joui de cet étrange spectacle.

Mais une des plus belles surprises dont puisse être favorisé le touriste du Moléson, c'est un orage dans la vallée, tandis qu'un soleil pur l'éclaire sur la cime resplendissante. Debout, calme et fier au-dessus des éléments en furie, il entend à ses pieds le roulement du tonnerre, mille fois répété par les échos des monts, tandis que de sinistres éclairs sillonnent le sombre océan de nuages qui couvrent au loin toute la plaine.

Les nuages ceignent souvent la tête du Moléson où caressent ses flancs; leur combat est curieux à observer. — Le Moléson a mis son *petit chaperon*, signe de beau temps. Le *grand chaperon*, c'est l'inverse. Si ce n'est pas ce dernier cas, et que les habitants de la contrée, qui prévoient très-bien le temps, ne vous en dissuadent, il ne faut pas trop craindre de se mettre en route, malgré quelques nuages, surtout dans les mois de juin à

août et même en septembre ; mais on fera bien de s'arranger de manière à quitter Bulle ou Montbarry à temps pour aller passer la nuit au chalet-auberge de *Pliané*, à une petite heure au-dessous de la cime, après avoir joui, si possible, d'un beau soleil couchant sur le sommet. On y retournera avant l'aurore, si le temps s'annonce favorable. L'ascension est de trois bonnes heures, à partir de Montbarry.

La descente. — Descendons par l'*Eri*, — telle est l'opinion de Célestin Castella, et il me l'exposait à peu près dans ces termes, et avec la verve qui caractérise son langage :

Descendre par les mêmes sentiers que nous montons, se retrouver le même jour en présence des mêmes aspects : c'est trop prosaïque, trop monotone ; il faut à l'infatigable coureur des Alpes plus de variété, plus d'agrément, plus de poésie. Or, quel nouveau chemin offre autant d'attrait, de charmes, d'imposants tableaux que le passage de l'*Evi* ? Vous dites donc adieu à la cime du Moléson, au splendide panorama devant lequel vous vous êtes si longtemps extasié, et vous descendez doucement par le pâturage de *Tsuatzo* ; puis, vous vous trouvez bientôt dans une petite vallée, ornée de riches et beaux pâturages et d'une multitude de chalets.

Quel charmant et paisible séjour que cet agreste bassin, cerné de sommets audacieux aux bizarres dentelures, où tant d'airmaillis et de troupeaux coulent au sein de cette aimable solitude de si belles journées ! Mais que parlé-je de solitude

dans ce délicieux recoin si animé, lorsque le touriste y passe chaque jour, lorsque le pâtre livre aux brises capricieuses des monts ses *liauba* bien-aimés, ses *yodels* joyeux, lorsque la clochette tinte si doucement, le taureau mugit si bruyamment, la chèvre perchée sur l'arête rocailleuse grésille si coquettement ! (Ainsi parle Célestin, qui aime à accoler à chaque mot une épithète caractéristique.)

Descendons, descendons encore, traversons un torrent qui a l'air de vouloir déjà s'irriter, enfonçons-nous dans cette gorge étroite, profonde, et qui nous semble impénétrable : une touchante et agréable surprise nous est réservée. A l'orifice de ce sombre entonnoir, une charmante petite chapelle neuve s'élève gracieusement sur une petite esplanade à droite du torrent.

Cependant la gorge s'élargit insensiblement, nous passerons auprès d'une carrière de marbre en pleine exploitation et d'où l'on a tiré tous les matériaux pour la construction du beau pont neuf de Nérivue. Les nombreux débris de cette carrière, poussés au fond de l'abîme, obstruent la marche rapide du torrent, le font refluer à quelques cents pieds de distance, c'est une gracieuse nappe d'eau d'un beau vert clair et d'une tranquillité parfaite, sur laquelle l'œil aime à se reposer. C'est bien ici le calme après l'orage, mais la tempête renaît bientôt ; quelques toises plus bas l'onde s'agite de plus belle, roule avec fracas ses fougueux tourbillons pour s'élancer dans la plaine. Bientôt le soleil commence de nouveau à nous inonder de ses flots d'or, et nous serons dans cette charmante vallée de la Haute-Gruyère, à quelques pas du beau village

d'Albeuve, que nous tenons pour ainsi dire sous notre main.

— Si cela ne vous dérange pas trop, Célestin, nous irons une autre fois à Albeuve et en l'Evi, et nous redescendrons sur Bulle par la Part-Dieu, ce chemin que Veillot a tant aimé, ou sur Montbarry par le vallon du Frassy, cruellement bouleversé par le terrible ouragan de 1834, ou par la vallée de l'Albeuve qui nous amènera directement à la petite cité féodale dont vous êtes bourgeois.... avec honneur.

En terminant ce chapitre, ne disputons pas sur le mot *Molésou*, après avoir accompli l'ascension. Ce serait une fatigue de plus, et sans compensation. Des étymologistes y voient trois mots celtiques, *mol-lez-son*, qui signifient *bien haut, large, difficile à monter*. — C'est assez bien la chose, le fait, si ce n'est pas le mot. — D'autres appellent le latin à leur secours. Il est assez probable, comme on le croit, dit M. Hisely, que cette montagne majestueuse, devant laquelle les satellites qui lui servent de cortège semblent s'incliner avec respect, a tiré son nom du latin *moles summa*, qui signifierait la montagne la plus élevée, dans un sens relatif. — D'après une tradition généralement connue dans la Gruyère, une partie des habitants se réfugièrent avec des vivres sur cette hauteur, pour se soustraire aux ravages de la peste. Quelque temps après, d'autres, qui purent échapper au fléau, les y suivirent. Alors les premiers leur crièrent en les apercevant : *Quemin va per d'avo?* (Comment se porte-t-on là-bas)? Les arrivants répondirent : *Mô-lé-son, bin-lé-sôtro* (mal les uns, bien les autres),

et voilà, vous assure-t-on aussi, l'origine véritable du nom de cette montagne. Cette étymologie me semble la moins acceptable.

Du reste, notons-le bien, l'étymologie est entre les mains d'un docte un instrument d'une souplesse et d'une docilité admirables; c'est une cire molle qui reçoit sans résistance toutes les empreintes.

Tout en descendant notre chemin, Célestin me raconta le trait d'un Allemand — il assure qu'il était Prussien — qui, malgré tous les conseils, s'obstina à descendre du Moléson par la ligne droite, du côté méridional, sur Pringy. Prussien ou non, il fut ramassé à mi-chemin, passablement endommagé et particulièrement vexé d'avoir perdu ses gants dans une descente un peu plus précipitée qu'il ne l'aurait voulue.

